



La dynamique des systèmes agraires de la région de Xalapa (Veracruz, Mexique)

Pierre Gondart, Odile Hoffmann, Jean-Yves Marchal

► To cite this version:

Pierre Gondart, Odile Hoffmann, Jean-Yves Marchal. La dynamique des systèmes agraires de la région de Xalapa (Veracruz, Mexique). Cahier de Sciences Humaines, 1988, 24 (3), pp.365-378. halshs-00460955

HAL Id: halshs-00460955

<https://shs.hal.science/halshs-00460955>

Submitted on 12 Mar 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La dynamique des systèmes agraires de la région de Xalapa (Veracruz, Mexique)

Pierre GONDARD ⁽¹⁾, Odile HOFFMANN ⁽²⁾, Jean-Yves MARCHAL ⁽³⁾

*Géographes ORSTOM, (1) Département SDU, centre ORSTOM de Montpellier,
(2) Département M.A.A., Antenne ORSTOM de Xalapa, Mexique, (3) Département
M.A.A., ORSTOM Paris*

RÉSUMÉ

Sur la face atlantique de l'isthme mexicain, dans la Sierra Madre Oriental une région productrice de café est objet d'étude depuis 1983. L'article relate l'histoire des systèmes agraires locaux en relation avec les fluctuations du marché international, depuis le début du XIX^e siècle.

MOTS-CLÉS : Système agraire — Café — Région — Étude pluridisciplinaire — Veracruz — Mexique.

ABSTRACT

Dynamics of the agrarian systems in Xalapa region (Veracruz, Mexico)

The study of a coffee area, situated on the Atlantic side of the Mexican isthmus, in the Sierra Madre Oriental, is carried out since 1983. This paper emphasizes the relationships between local agrarian systems and world market prices since the early 19th century.

KEY WORDS : Agrarian system — Coffee — Region — Pluridisciplinary study — Veracruz — Mexico.

En avril 1983, une convention a été signée entre l'ORSTOM et l'Instituto Nacional de Investigaciones sobre Recursos Bióticos (INIREB) pour une étude multidisciplinaire du bassin caféier de Xalapa-Coatepec (État de Veracruz) au Mexique. L'objet de cette convention était, plus précisément, de créer un laboratoire de recherche et de développement régional (Laboratorio de Investigacion y Desarrollo Regional : LIDER) pour analyser, dans la Sierra Madre Oriental, où se situe la région de Xalapa, le comportement des agriculteurs face à l'instabilité du complexe ambiant, tant agroclimatique qu'économique. Tels étaient, ainsi énoncés, les termes de référence de l'étude.

Cinq ans après (1988) que peut-on dire de cette recherche où se trouvent impliqués, encore pour quelque temps, des agronomes, économistes et géographes du CIRAD, de l'INRA et de l'ORSTOM, pour ne citer que les organismes français (1) ? Sans vouloir prétendre à une synthèse — elle se fera plus tard —,

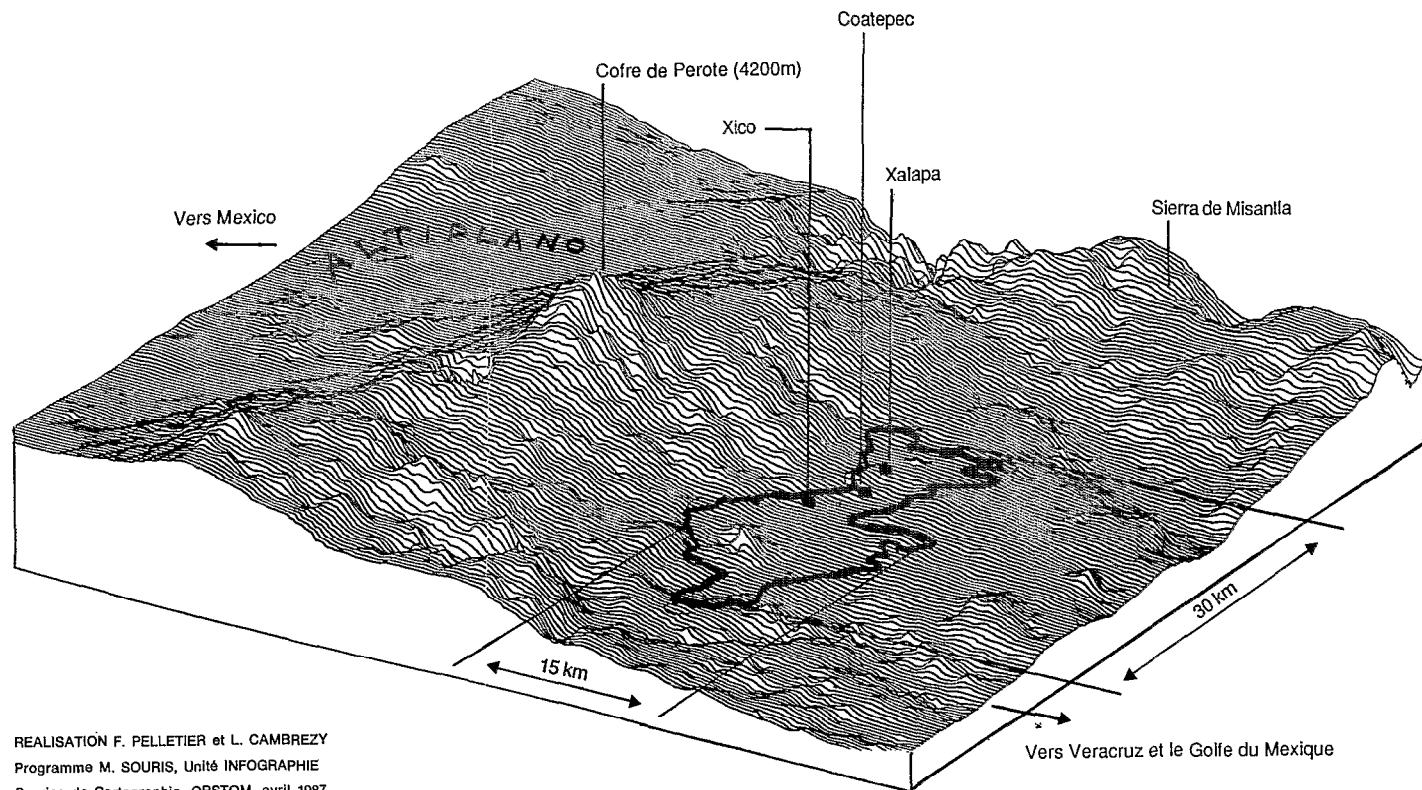


FIG. 1. — L'aire caféière de Xalapa-Coatepec. Vue orientée SE-NO

tentons, ici, de rendre compte, d'une part, de la méthode d'approche et, d'autre part, de la réalité observée (2).

CONSIDÉRATIONS SUR LA PROBLÉMATIQUE DE DÉPART

Les hypothèses formulées en 1983 par les biologistes de l'INIREB étaient : la production caféière est en crise et les petits producteurs, majoritaires dans la région, ne pourront pas faire face longtemps à cette situation. Crise économique parce que les prix sur le marché mondial chutent et que les quotas accordés au Mexique se réduisent. Crise écologique parce que la rouille du café (*Hemileia vastatrix*), remontant du cône sud, a déjà été signalée dans l'État du Chiapas et va atteindre incessamment les aires productrices de café de la Sierra Madre Oriental. En conséquence, les revenus provenant de la culture du café vont rester stationnaires (blocage du prix d'achat au producteur) ou s'abaisser (restriction des quantités achetées, part croissante de la production écoulee sur le marché national à des prix moins rémunérateurs que ceux à l'exportation et chute des rendements provoquée par le champignon). Et les coûts à la production vont s'élever (traitements phytosanitaires imposés par la propagation de la rouille). Dans de telles conditions, les petits producteurs seront les premiers touchés surtout si les *fincas* (parcelles en café) sont l'objet de destruction de la part des agents de l'INMECAFE (Instituto nacional mexicano del café).

Ne disait-on pas aussi que, parmi les propriétaires de parcelles, les plus prévoyants, abandonnant peu à peu la culture du café jugée peu rentable, avaient déjà opté, soit pour l'élevage laitier dans les zones hautes, soit pour la canne à sucre dans les zones basses et chaudes ? Spatialement, l'aire caféière était donc déjà en train de se contracter et, à l'intérieur de celle-ci, il devenait urgent de proposer des alternatives aux producteurs les plus démunis, les moins à même de faire face économiquement à une reconversion, étant entendu que les producteurs disposant de capitaux trouveraient bien tout seuls le moyen de se sortir de l'impasse.

Le pronostic était sombre et il était demandé aux membres du L.I.D.E.R. :

- d'évaluer l'importance réelle prise par la production caféière et ses activités annexes (transformation) dans les campagnes de Xalapa-Coatepec ;
- d'identifier et de caractériser les divers systèmes de production rencontrés ;
- de chercher des alternatives possibles aux pratiques culturales caféières en cours : soit l'intensification de la production, soit la diversification des cultures tout en conservant une part en café, soit enfin la reconversion pure et simple.

Telle était posée la problématique, à l'automne 1983, lorsque nous avons bénéficié d'une subvention de la part de l'action incitative « Dynamique des systèmes agraires ».

LES PREMIERS PAS : LA RECONNAISSANCE D'UNE RÉALITÉ MOUVANTE

Après des parcours en tout sens autour de Xalapa et un suivi de quelques transects le long du gradient altitudinal (fig 1), autrement dit après une observation cursive du paysage, un premier constat s'imposait : le café n'était pas pris en étau entre le pâturage et la canne à sucre mais, selon les lieux, soit se dilatait, soit se contractait. Nous avons affaire à un complexe paysager, révélateur d'un système rural souple associant plusieurs activités productrices. Et, si au cœur même de l'aire caféière, le couvert végétal associant café et arbres

d'ombrage était bien « mité » par des champs de canne à sucre, encore convenait-il de s'interroger sur l'ancienneté de la présence de cette culture.

A la suite de ce constat, vérifié en quelques semaines par un examen approfondi des photographies aériennes à 1/20 000, il importait de comprendre la dynamique spatiale. La question première était, bien sûr, d'identifier les systèmes ruraux en présence mais aussi, à l'aide de la documentation existante (thèses d'histoire notamment) de remonter le temps pour essayer de comprendre la logique des transformations dont nous ne saisissions, au début de l'année 1984, qu'une infime partie, par l'observation *in-situ* et par les enquêtes. Ce recours à l'étude historique a permis de restituer aux phénomènes observés leur vraie place. Au bout du compte, le café gagnait des surfaces et ce depuis plusieurs décennies. La réforme agraire avait favorisé cette dynamique. C'était la canne à sucre qui était perdante et non le café. Même si, sur les hauteurs, vers les 1 400 m d'altitude, le café reculait devant le pâturage, à l'ouest et au nord de Xalapa et de Coatepec, sur les flancs du Cofre de Perote et de la Sierra de Misantla, en revanche les indentations de son couvert s'étendaient, conquérantes, sur les pâturages secs des *Tepetates* (3), à l'est, ou bien encore occupaient les essarts fraîchement ouverts dans les vallons plus humides. A l'évidence, cette extension du café prouvait l'intérêt que lui portaient les habitants du lieu.

Pourquoi parlait-on, alors, d'une culture de moins en moins rentable ? Les cours s'étaient-ils réellement effondrés ? Les quotas à l'exportation, réduits ? Les économistes, dépouillant périodiques et graphiques des cours et enquêtant auprès des responsables de l'INMECAFE comme des exportateurs de Coatepec, présentaient à leur tour leurs premiers résultats (printemps 1984). Ils étaient étonnants : ce n'était pas le café qui était en crise mais la filiale étatique chargée de contrôler sa production et sa commercialisation. Poussant plus avant leur investigation, les économistes expliquaient, courant 1985 :

« Jusqu'à la fin des années 1960, la commercialisation du café est le fait d'un groupe réduit d'exportateurs qui domine l'ensemble de la filière. L'intervention de l'État débute bien en 1949 mais uniquement pour développer la production, non pour la commercialiser. En 1958, est créé l'INMECAFE qui gère les mesures imposées par la signature de divers accords : la distribution des quotas d'exportation et se préoccupe déjà d'intensifier la production dans les lieux écologiquement favorables et de proposer ailleurs des cultures alternatives : caoutchouc et agrumes, mais sans succès.

Le rythme et la nature de l'intervention de l'État changent en 1972. Cette fois, l'INMECAFE entre dans la commercialisation interne et externe du produit et rompt le pouvoir des exportateurs privés. Parallèlement, il organise les petits producteurs sur le plan technique et sur celui du crédit. Puis, depuis 1982, les activités d'encadrement se ralentissent, suite à une crise interne et à la situation financière délicate que connaît le budget mexicain. C'est alors que, dans l'espace laissé libre, s'engouffrent des associations de producteurs, rapidement créées, pour tenter d'accéder directement à l'exportation et, en conséquence, d'augmenter sensiblement les revenus de leurs membres ». (DAVIRON, LERIN, 1985).

C'est cette dynamique là qui gênait. Il était donc préférable de laisser courrir le bruit d'une mévente du café et de prévoir la disparition prochaine des petits producteurs par le simple fait de la rouille dont on exagérait intentionnellement les effets dévastateurs.

Ainsi donc, contrairement à ce qui était avancé dans le débat concernant la caféiculture, le marché du café n'était pas entré en crise (nous sommes en 1984-

85; aujourd'hui, il y aurait lieu de nuancer le propos) et les prix offraient de bonnes conditions rémunératrices du fait de l'accord international de régulation (Organisation internationale du Café; O.I.C.) et du fait également que le café produit dans la sierra du Veracruz est réputé être de bonne qualité. Donc, même à considérer un infléchissement des cours mondiaux, tout laisse croire que la région de Xalapa en serait peu affectée (4).

Restait le problème de la rouille. Elle était annoncée, surveillée. Elle ne vint pas. Elle n'a toujours pas atteint la région de Xalapa et, ailleurs, sa propagation a été enrayée. De toute manière, les caféiers peuvent s'accommoder de la rouille (moyennant traitements) comme ils s'accommodent déjà de bon nombre d'autres parasites. Il n'est pas nécessaire de prévoir la destruction des plants.

LA GENÈSE DE L'ESPACE RURAL

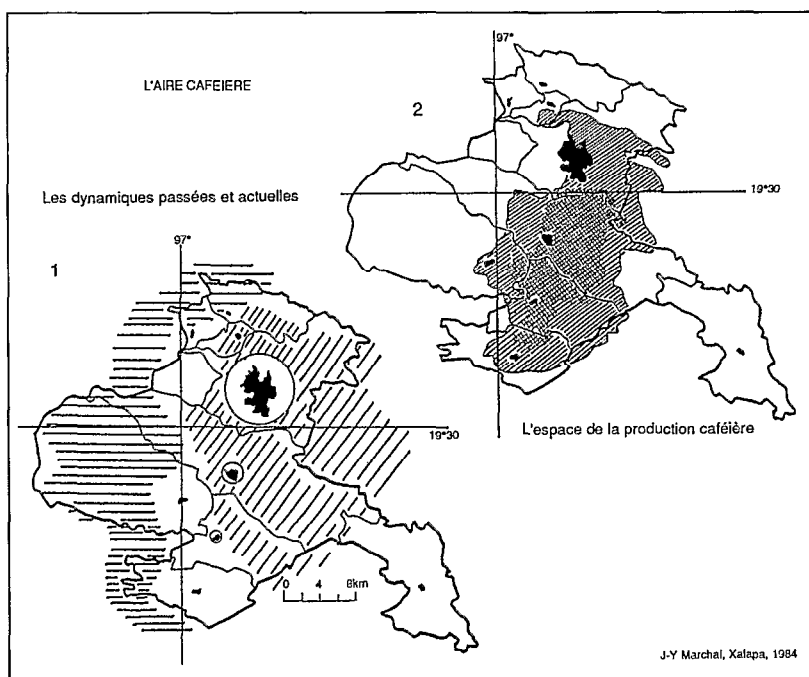
Les hypothèses de départ dès lors obsolètes, restait à comprendre le fonctionnement de cette petite région et, donc, à continuer à croiser l'observation du paysage avec l'enquête auprès des producteurs, en divers lieux de l'aire d'étude. D'entrée de jeu, deux dynamiques intervenaient sur la périphérie de l'aire caféière selon que l'on s'intéressait aux hauts (vers les 1 400 m d'altitude) ou aux bas (900-1 000 m).

Précisons d'abord le cadre physique, puisque le café se plaît dans ces pièges à brouillard que sont les versants exposés aux vents humides. Il y prospère. On y produit un excellent arabica à l'ombre de grands arbres, car le toit de nuages s'ouvre parfois et l'ensoleillement est alors intense. Toutefois, par suite des risques de gelées, 1 400 m d'altitude paraît être sa limite écologique. On le rencontre parfois jusqu'à 1 600-1 700 m; ce ne sont alors que des petits plants conservés « pour mémoire » autour des habitations; ils ne produisent pas (5).

Dominée par le Cofre de Perote (4 200 m), de matériel volcanique, l'aire caféière du centre de l'État de Veracruz s'étend sur un peu plus de 1 000 km² entre les altitudes déjà notées. Elle est bordée sur les hauts par les pâturages auxquels succèdent, à mesure que l'on s'élève, les cultures de maïs puis de pomme de terre et, enfin, l'exploitation forestière. Au-delà, sur l'Altiplano, les céréales occupent à nouveau l'espace. Sur les bas, l'aire caféière est bordée par la canne à sucre et les vergers (mangues, papayes). Elle occupe les terrains volcaniques, soit des collines convexes à pente forte, séparées par des vallées encaissées qui peuvent être à fond plat, soit des tables basaltiques couvertes de matériaux meubles, entaillées par des canyons. Couvert par une végétation luxuriante, l'ensemble est considéré comme phytopénestable et l'occupation par le café, qui reproduit une structure arborée stratifiée, est favorable au maintien de cette stabilité. Toutefois, le café n'a pas remplacé partout la végétation caducifoliée; l'utilisation actuelle du sol procède d'une longue histoire (fig. 2).

Dès la seconde moitié du XVI^e siècle, cette région entre côte et Altiplano, de surcroît traversée par la voie royale menant à Mexico, est un lieu de colonisation européenne. Par le système de l'*encomienda*, des domaines sont appropriés dans lesquels se développent rapidement la culture de la canne à sucre, après défrichement des terrains plats, et l'élevage bovin extensif sur les collines. Les pentes fortes sont laissées aux indiens.

Xalapa, aujourd'hui capitale de l'État du Veracruz, devient dès le début du XVII^e siècle un gros bourg : siège d'une *alcadia* qui vit en symbiose avec le port de Veracruz, aux rythmes des arrivées et des départs des flottes espagnoles qui traversent l'Atlantique. Avec les grandes foires commerciales du XVIII^e et du début du XIX^e siècle, Xalapa s'affirme comme un petit pôle marchand, où l'argent circule et où s'échangent les produits venus d'Europe et les produits de sa région (bois, sucre, bétail). Tout autour, les *haciendas* prospèrent, repoussent toujours



1 Les dynamiques passées et actuelles

-  Secteur montagneux, peu peuplé; anciennement, "refuge" des communautés indiennes; aujourd'hui, aspect "pionnier": exploitation forestière et élevage.
-  Ancien secteur d'exploitation coloniale occupée par les haciendas (XVIe-XIXe siècles): économie sucrière et élevage. Depuis la fin du XIXe siècle: lieu de production caféière
-  Ancien secteur d'élevage extensif, "colonisé" au cours de la réforme agraire (1910-1940) et voué aujourd'hui, en partie, à la production caféière.

-  Extension récente du phénomène urbain
-  Limite de municipio
-  Cabeza de municipio (espace loti)

2 L'espace de la production caféière

-  Occupation > 50% des superficies cultivées
-  Occupation entre 25 et 50%

FIG. 2. — La genèse de l'espace rural

plus dans la sierra les communautés indigènes qui pratiquent une agriculture de subsistance (maïs et haricot) et fournissent la main-d'œuvre à la zone basse. De gré et de force les groupements indiens sont disloqués, leurs terroirs occupés et une partie de leurs effectifs regroupée dans des *congregaciones*, ou paroisses, créées *ex nihilo* dans des lieux accessibles, à proximité des champs de canne et des moulins. Dans les *haciendas*, le travail se spécialise; une population métisse de métayers, ouvriers agricoles et artisans se groupe autour des bâtiments d'exploitation.

Sept haciendas se divisent l'espace occupé par l'aire caféière actuelle lorsque survient la révolution de 1910. A cette époque, le café a déjà fait son apparition sans concurrencer pour autant la canne à sucre. En fait, celle-ci continue d'être cultivée, et son exploitation se modernise, sur les plus vieux domaines tandis que le capital accumulé à Xalapa et dans le bourg voisin de Coatepec est investi par les notables dans de nouvelles unités agricoles, caféières cette fois, de dimensions réduites (les *ranchos*). Une nouvelle strate de propriétaires fonciers apparaît donc au début du XIX^e siècle, à la faveur de quelques faillites ou hypothèques qui ont affecté les grandes familles. Les *fincas* s'implantent sur les collines auparavant laissées en terres de parcours. Coatepec devient la « capitale agricole » où s'installent les nouveaux riches qui se vouent entièrement au café : à sa production, au moyen d'une main-d'œuvre salariale, et à son exportation, après traitement dans les *beneficios* dont ils sont également détenteurs.

La réforme agraire, qui intervient dans la région dans les années 1925-1940, aboutit au fractionnement des *haciendas*. Elle affecte peu les *ranchos*. Des *ejidos* sont créés, qui occupent aujourd'hui la moitié des superficies enregistrées et intéressent la moitié de la population recensée, le reste étant laissé à la grande et à la petite propriétés. Ce partage laisse deviner que près de la moitié de la population survit sur de minuscules parcelles (minifundistes) et constitue de ce fait le volant d'ouvriers agricoles qui résident dans les petits chefs lieux de municipes (unités administratives, souvent héritières des paroisses, correspondant grossièrement aux communes françaises). La création d'*ejidos* a correspondu, chaque fois, au schéma suivant : donner à un groupe minimal de vingt chefs de famille une portion de terre retirée soit à une grande propriété soit au domaine de l'État, à condition que ce groupe soit organisé autour d'un comité agraire. L'*ejido* est fractionné en parcelles, chaque bénéficiaire (*ejidatario*) recevant sa part en usufruit, qu'il ne peut ni diviser par héritage, ni louer, ni vendre selon les termes de la loi (la réalité est autre).

La réforme agraire donne donc l'accès à la terre mais favorise du même coup la multiplication de micro-exploitations sans capital. Ceci fait que, dans la région de Xalapa, le minifundisme (parcelles inférieures à 5 ha), qu'il soit ejidal ou en propriété, est une des caractéristiques de la structure agraire et l'un des facteurs les plus souvent avancés pour expliquer le faible niveau technologique et économique des exploitations agricoles. Mais ne nous y trompons pas. Faible ne signifie pas incapacité à produire. Et dans l'éventail des cultures possibles, les producteurs ont su choisir la plus accessible et la plus rentable : le café. Le partage des terres a provoqué l'extension de cette culture (fig. 2). Ce détour par l'histoire nous permet de mieux comprendre la dynamique actuelle.

Alors que le centre de l'aire caféière, autour de Coatepec, là où se situent les *ranchos* héritiers des anciens grands domaines, est caractérisé, d'une part, par l'intensification (culture soignée, nouvelles variétés) et, d'autre part, par une contraction de l'espace caféier le long de la limite écologique des 1400 m (productivité jugée aléatoire), l'Est et le Sud, où les *ejidos* et les petits propriétaires dominent, connaît une extension des surfaces en café, indépendamment de conditions parfois peu propices à une bonne production.

Dans l'aire caféière qui comprend une douzaine de municipes, les *fincas* les plus anciennes, les plus grandes et de meilleure productivité se situent autour de Coatepec alors qu'elles se sont développées plus tardivement avec l'entrée en scène des petits producteurs dans les municipes du sud : Teocelo, Cosautlan, Jalcomulco. Intensification au centre ; contraction à l'ouest ; extension allant de pair avec une « marginalisation » de la production, à l'est et au sud.

Quelques précisions : sur les flancs du Cofre de Perote, on assiste effectivement à la transformation des caféières en prairies, laquelle coïncide avec une stratégie de diversification de la part de grands propriétaires qui possèdent d'autres *fincas* beaucoup mieux situées géographiquement. La concurrence entre café et élevage (précisions : élevage laitier dont les débouchés urbains sont

proches) participe donc d'une dynamique qui est le fait exclusif de grands producteurs, à la fois caféiculteurs et éleveurs, disposant de capitaux.

Partout les enquêtes confirment l'importance de la taille de l'exploitation dans le mode d'utilisation du sol. Ceux qui possèdent moins de un hectare cultivent 90 % de leur terre en café ; ceux qui détiennent entre six et dix hectares ne consacrent qu'un peu plus de 50 % de la surface au café ; ceux qui ont plus de 15 ha intensifient la culture du café sur quelques *fincas* bien situées et font de l'élevage parce qu'ils en ont les moyens. A cet égard, notons que la multiplication des petites exploitations n'est pas prête de s'arrêter. A l'intérieur même des *ejidos* l'accès à la terre pour les nouvelles générations devient difficile. Ailleurs, la surface cultivée par famille-exploitante s'amenuise. Ailleurs encore, mis à part quelques pieds de maïs cultivés autour de l'habitation, l'essentiel de l'activité est devenu le salariat. Or, le café demande de la main-d'œuvre. Voilà donc un monde de petites gens, tous caféiculteurs ou tendant à l'être, complétant ses revenus en travaillant l'un chez l'autre, à moins de s'assurer de revenus stables en étant employé à plein temps par un gros exploitant.

Vers 900-1 100 m, en bas de la zone de monoculture caféière, vers l'Est et le Sud, la transformation du paysage est rapide. Les fonds de vallée plats restent en vergers ou en canne à sucre pour diverses raisons : risques de gelée par inversion thermique (le café y est sensible) ou obligation de cultiver la canne dans les aires d'influence des usines sucrières (cas de Mahuixtlan, à six kilomètres au sud-est de Coatepec). Et posséder une parcelle de canne donne droit à la Sécurité Sociale, ce qui n'est pas négligeable (décrets de 1943-45). En revanche, les versants et les interfluvies sont en pleine mutation. Les bosquets qui subsistent sont des ombrages pour le café tandis que les prairies, support d'un élevage extensif, régressent rapidement (secteurs de Tronconal et de Rancho Nuevo). La transformation du pâturage ejidal, collectif, en caféière privée passe par une étape obligée de clôture, aboutissement d'une évolution interne aux *ejidos*, dans le mode de gestion de leur dotation. Les nouvelles plantations se font souvent en café de variété *Catura* dont la conduite est différente des anciennes variétés : plantation pure, sans ombrage, plus dense, taille indispensable ; besoins d'engrais aussi. Elles impliquent une intensification de la production (« paquet technologique » proposé par l'INMECAFE) qui n'est pas toujours accessible à ceux qui les entreprennent. Aussi voit-on des arbres d'ombrage apparaître (bananiers, ingas) et des *fincas* conduites selon les anciennes habitudes.

LA MARGE DE MANŒUVRE DES EXPLOITANTS

Prenons l'exemple d'un *ejido* pour mieux comprendre comment un groupe de producteurs devient caféiculteurs.

A Ursulo Galvan, près de Coatepec, 150 bénéficiaires sont, en 1927, dotés chacun de quatre hectares, le tout prélevé sur deux anciens domaines partiellement inexploités. En 1948, après nombre de tractations et de litiges à propos de la division en parcelles, ils reçoivent leurs « certificats de droits agraires ». Les terres qu'ils occupent sont composées de parcelles de canne irriguées, dans les vallons, de quelques *fincas* de café avec orangers et bananiers et de champs de maïs et haricot auparavant donnés en location.

D'abord, les *ejidatarios* défrichent et augmentent considérablement les surfaces en maïs, aux dépens même de la canne à sucre. Pourtant, entre 1946 et le début des années 1950, ils redonnent la priorité à la canne car, au niveau national, un renouveau de cette culture s'opère. Le sucre est bien payé ; la demande internationale est forte ; le gouvernement mexicain accorde des crédits aux usines à sucre et favorise la culture de la canne dans leurs aires de ravitaillement. Les cultivateurs reçoivent à leur tour crédits et assistance

technique. C'est ainsi que l'ingenio de Mahuixtlan, proche de Ursulo Galvan, assure la distribution des intrants, les traitements ainsi que le transport des récoltes. L'*ejido*, sans toutefois tout planter en canne, profite de ces mesures pendant une dizaine d'années. Durant ce temps, les orangers, hérités des anciennes propriétés, sont abandonnés car attaqués par un parasite des fruits. Quelques petits vergers avaient été aménagés pour répondre à la demande d'une usine de fabrication d'extraits d'orange (la Orduña) mais ceux-ci aussi sont parasités bien qu'il s'agisse de nouvelles variétés et qu'elles soient l'objet de traitement. En contrepartie, sur les pentes, le café se développe et va jusqu'à occuper d'anciennes parcelles de maïs.

Puis la canne à sucre devient subitement peu rémunératrice. Les terrains plats de l'*ejido* s'épuisent, demandent plus d'entretien, davantage d'engrais alors que l'ingenio de Mahuixtlan connaît des difficultés de gestion et assure mal le paiement de la récolte. Au niveau national, de nouvelles régions entrent en production (Papaloapan) avec de meilleurs rendements et, au niveau international, les cours du sucre stagnent. Ursulo Galvan se détourne donc de la production de canne. Ils ne sont plus que neuf *ejidatarios*, en 1981, à rester en relation avec l'ingenio ; trois en 1985. Ils ne le demeurent que pour bénéficier de la sécurité sociale accordée aux *cañeros* et n'offrent que quelques dizaines d'ares à récolter.

Comme, simultanément, le prix du café augmente, c'est à cette culture que se vouent derechef les *ejidatarios*. Les surfaces en café s'accroissent jusqu'à couvrir l'ensemble de l'*ejido*. Mais, à nouveau, une récession intervient (1967-75) et l'on vit mal du café. Certains veulent même arracher les plants, ouvrir des pâtures, se consacrer à l'élevage maïs, faute de crédits, ne le peuvent. Des *fincas* sont abandonnées, données en location en dépit de la loi. Beaucoup d'hommes partent à la recherche de salaires.

Tout change en 1973 avec l'accès au crédit facilité par l'INMECAFE. La commercialisation du café s'améliore également ; les petits producteurs se groupent et l'année 1975 est marquée par une forte hausse des cours internationaux qui se répercute immédiatement sur le prix d'achat au producteur. En conséquence, quelques 103 hectares (25 % de la superficie de l'*ejido*) sont, soit gagnés par de nouvelles fincas, soit rénovés avec de nouvelles variétés. Cela, en deux ans (1979-80). L'émigration se ralentit ; les parcelles données en location sont récupérées. La campagne 1982-83, avec une commercialisation pour l'*ejido* de 1 100 tonnes de café-cerise permet d'estimer les rendements à 3,7 tonnes/ha (rappel de la note 4).

De cet historique de l'occupation du sol à Ursulo Galvan, pris comme exemple, on retient l'extrême dépendance des cultivateurs vis à vis de la conjoncture économique régionale, nationale et internationale mais également leur extrême souplesse d'adaptation qui aboutit à des transformations du paysage. Il semblerait que, pour les habitants, le milieu soit malléable et que tout y soit possible.

CONCLUSION : DES REVERS ENVISAGEABLES

Le café est actuellement prépondérant. Sur lui repose l'économie régionale. Quelques 500 000 personnes en vivent au centre du Veracruz, sur les flancs de la Sierra. Il est même devenu une donnée culturelle.

Dans ces conditions, peut-on spéculer sur un devenir où le café serait absent ? En supposant que les hypothèses de départ, proposées à la recherche, eussent été justes, quelles alternatives aurait-on pu proposer ? Le café est la source des revenus bien que, dans une moindre mesure, il y ait d'autres sources : la vente de fruits, l'exploitation forestière. Mais existent aussi salariat et endettement.

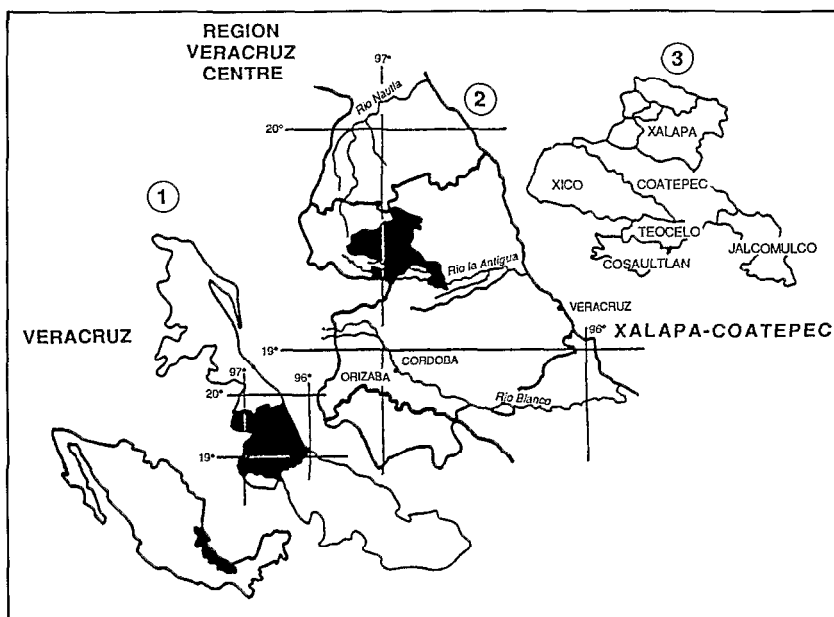


Fig. 3. — Les emboîtements d'échelles : l'aire de Xalapa-Coatepec dans l'État de Veracruz

Actuellement, chaque exploitation combine ces diverses « sources » de manière originale en fonction de ses caractéristiques propres. Serait-il sain, pour autant, de proposer salariat et endettement comme alternatives nouvelles, en supposant qu'il soit urgent d'en trouver ?

Déjà des contraintes existent, non pas naturelles comme cela a déjà été dit, mais économiques, au niveau de la collecte du café. La production implique, en effet, l'existence sur place d'infrastructures de traitement de la récolte (dépulpage et séchage dans les *bénéficios*) et donc de ramassage et de transport. Le café-cerise doit être traité entre 24 et 36 heures après récolte, sous peine de voir baisser sa qualité et son poids. Aussi le petit producteur est-il obligé de vendre sa récolte le jour même. Il a le choix entre les acheteurs privés rattachés aux grands négociants-exportateurs, propriétaires de *bénéficios*, et l'INMECAFE, c'est-à-dire l'État qui dispose de centres de réception répartis dans toute l'aire caféière. Là, le producteur ne reçoit qu'un acompte, le prix final étant réglé plus tard, en fonction des cours, après exportation. Les négociants privés, eux, paient comptant à un prix variable selon le mois, selon l'évolution de la récolte. Vendre aux négociants permet de disposer d'argent frais pour assurer la suite de la récolte, le paiement des salaires surtout.

Face à cette dépendance, la tendance des cultivateurs est de s'associer (comme nous l'avons écrit) afin d'obtenir des crédits pour construire de nouveaux *bénéficios* et tenter d'exporter eux-mêmes. Cependant, pour obtenir un crédit, il faut avoir une certaine « surface » économique que les minifundistes n'ont pas. Ils ont d'autant plus de difficultés à entrer dans ces associations que ce sont eux qui appliquent le plus rarement les thèmes techniques qui leur permettraient d'accroître la production. Chez eux, la marge est grande entre techniques et

pratiques ; entre ce qu'il conviendrait de faire et ce qu'ils peuvent faire. Il y a donc là un réel problème car cette catégorie de producteurs se développe.

Une seconde contrainte peut être énoncée sous forme de question : A quoi mène l'extension des surfaces en café ? Voilà qui contredit, en une certaine mesure, le point précédemment traité.

Ce n'est pas un hasard si la transformation du paysage a lieu pendant une phase de demande du marché international. Mais l'on sait par expérience que toute hausse est conjoncturelle. Qu'advient-il lors du retournement de la tendance quand on sait que, dans tous les pays exportateurs, l'extension des surfaces est la règle ? La monoculture intensifiée préconisée par l'INMECAFE, bien que peu appliquée faute de moyens suffisants à la disposition des producteurs, permettrait-elle de mieux résister à une crise de surproduction que l'agroforesterie traditionnelle café-citriques-bananières qui offre la possibilité de jouer sur plusieurs produits ? Cette crise est peu probable dans le bassin de Xalapa qui, du fait de son altitude, produit du café de bonne qualité. Toutefois, nous avons vu que c'est en zone basse que la caféiculture se développe et qu'elle y est le fait de minifundistes peu à même d'appliquer dans leurs *fincas* le paquet technologique de la « bonne » production. Lesquelles, des recommandations de l'INMECAFE ou des pratiques appliquées en zone marginale par les plus pauvres, auront raison de l'avenir économique de l'aire Xalapa-Coatepec ?

Le scénario de départ proposé à la recherche était faux mais, potentiellement, on ne peut esquiver l'interrogation ? Et si le café ne payait plus ? Comme à Ursulo Galvan, au début des années 1970, les habitants quitteraient-ils leurs villages pour parcourir l'État de Veracruz à la recherche d'emplois, pour aller vivre en ville ? Et dans quelles conditions ?

Pour l'heure, l'aire de Xalapa fonctionne (fig. 3). Les paysans s'organisent. Le crédit est là. Pas pour tous mais il est à portée de main. La récolte du café draine la main-d'œuvre de toute la montagne. La récolte c'est la fête. Tout un réseau de relations anciennes existe, tissé sur un espace limité, ancré de village à village. Tout cela viendrait-il à se rompre, à disparaître du fait d'une mauvaise conjoncture internationale ? Ou bien faut-il imaginer une bonne résistance des systèmes agraires ? Résistance ou dynamique ?

BIBLIOGRAPHIE

Bibliographie du Laboratoire de Recherche et de Développement Régional (L.I.D.E.R.) au 1^{er} novembre 1987, classée selon l'échelle d'étude et l'année.

(§) document publié en espagnol ou traduit en espagnol.

Quatre échelles d'étude sont retenues :

- 1 — National et international
- 2 — Centre Veracruz
- 3 — Aire Xalapa-Coatepec
- 4 — Municipal, communauté, exploitation agricole

- 1 — National et international

1985

DAVIRON (B.). — *Chronologie du marché international du café (1929-1984)*, Montpellier, LEI-INRA / Projet LIDER, 19 p. multigr.

(§) DAVIRON (B.) et LERIN (F.). — *Le marché mondial du café et la caféiculture mexicaine*, Montpellier, IAMM / ESR-INRA, 23 p. multigr.

• 2 — Centre-Veracruz

1984

- (§) GARCIA VELAZQUEZ (A.). — *Éléments méthodologiques pour la définition et l'analyse d'une région de référence*, Montpellier, CIHEAM.

1985

- (§) GARCIA VELAZQUEZ (A.). — *Premiers résultats d'analyse du secteur agro-pastoral de la région centrale de l'État de Veracruz*, Montpellier, CIHEAM.
- (§) MARCHAL (J.-Y.) et PALMA GRAYEB (R.). — *Analyse graphique d'un espace régional : Veracruz, Xalapa*, INIREB/ORSTOM, 230 p.

1986

- (§) HOFFMANN (O.). — *Mouvements démographiques et économie caféière dans la région centrale de Veracruz*, *Cahiers de l'IISES*, Univ. de Veracruz, n° 13, pp. 57-84.

1987

CAMBREZY (L.), PELLETIER (F.) et SOURIS (M.). — *Système d'information géographique et étude régionale : une application dans le Centre Veracruz (Mexique)*, à paraître, in : *Congrès International de Cartographie*, Morelia.

CAMBREZY (L.). — *Espaces d'un instant, Espaces d'un lieu : la recherche des acteurs régionaux dans le Centre-Veracruz*, Paris, ORSTOM-CNRS, 16 p. multigr., cartes (à paraître).

GONDARD (P.). — *De l'Altiplano au Golfe du Mexique*, rapport de mission, Montpellier, ORSTOM, 21 p. multigr.

• 3 — Aire Xalapa-Coatepec

1983

KILIAN (J.). — *Approche morphopédologique de la région de Xalapa*, Montpellier, IRAT-GERDAT/LIDER.

- (§) PALMA GRAYEB (R.). — *Systèmes de production dans l'aire caféière du Centre Veracruz*, Xalapa, INIREB, Note technique.

1984

ALCANTARA (A.) et BERNARD (C.). — *Emergence et développement de la production du café dans le bassin sucrier de Coatepec*, Paris, INAPG, mémoire, 182 p. multigr.

BEAUMONT (A.). — *Première approche de la dynamique du secteur caféier dans le cadre régional*, Montpellier, LEI-INRA/LIDER, 54 p. multigr.

- (§) MARCHAL (J.-Y.) et PASQUIS (R.). — *Premiers éléments du diagnostic : « système de production caféier »*, Xalapa, INIREB, 30 p. multigr.

1985

- (§) ROULLEAU (J.-N.). — *Carte morphopédologique du municipe de Cosautlán 1/20 000^e*, Paris-Xalapa, LIDER.

1986

BEAUMONT (A.). — *Histoire d'un groupe dominant au Mexique (1880-1985). Le rôle et le statut des immigrés en Amérique Latine et au Mexique*, Montpellier, IAM/INRA, 40 p. multigr.

- (§) ROSSIGNOL (J.-P.), GEISSERT (D.) et CAMPOS (A.). — *La cartographie morphopédologique. Un exemple, la carte à 1/50 000^e de la région de Coatepec*, Congrès de la Société mexicaine des Sci. du sol.

1987

BIARNES (A.) et DUCHENNE (T.). — *La récolte du café dans les municipios de Coatepec, Xico, Teocelo et Cosautlan (État de Veracruz)* Xalapa, INIREB/ORSTOM, 20 p. multigr., annexes.

• 4 — Municipal, communauté, exploitation agricole

1985

- (§) HOFFMANN (O.). — *Géographie d'un espace diversifié : le municipe de Xico Xalapa*, ORSTOM/INIREB, 35 p. multigr.
- (§) HOFFMANN (O.). — *La population du municipe de Xico depuis 1920*, Xalapa, ORSTOM/INIREB, 12 p. multigr.

1986

- (§) BERNARD (C.). — *Dynamique de l'agriculture dans le municipe de Cosautlan au cours du XIX^e siècle*, Xalapa, CIRAD-DSA/INIREB, 5 p. multigr.
- (§) BERNARD (C.). — *Analyse des temps de travaux pour la culture du maïs*, Xalapa, CIRAD-DSA/INIREB, 18 p. multigr.
- (§) BERNARD (C.). — *Caractérisation des systèmes de production dans le municipe de Cosautlan*, Xalapa, CIRAD-DSA/INIREB 6 p. multigr.
- BERNARD (C.). — *Le maïs dans les exploitations caféières du Centre-Veracruz : système de production et système de culture*, Xalapa, CIRAD-DSA/INIREB 70 p. multigr.
- (§) BERNARD (C.) et HOFFMANN (O.). — *Le réseau de la CONASUPO (Compañía nacional de subsistencias populares) dans la partie sud de l'aire Xalapa-Coatepec*, Xalapa, LIDER, 21 p. multigr.

BLANC-PAMART (C.). — *Les paysages du café dans le municipio de Xico (État de Veracruz)*, Paris, CNRS-EHESS, 91 p. multigr., annexes.

MOLINO (J.-F.). — *Agroforêts caféières du municipe de Cosautlan (Veracruz)*, Montpellier, IAMM/INRA/Inst. de Botanique, 68 p. multigr.

HOFFMANN (O.) et MARCHAL (J.-Y.). — *Au Mexique : anomalies d'une réforme agraire et paysages trompeurs. La recherche d'un espace fonctionnel*, Paris, ORSTOM, 15 p. multigr. (à paraître).

1987

HOFFMANN (O.), ROSSIGNOL (J.-P.). — *Un ejido producteur de café : pratiques culturales et marge de manœuvre paysanne au Mexique*, Xalapa, ORSTOM, 65 p. multigr.

HOFFMANN (O.). — *Les barbelés dans la prairie. La lutte pour les voies d'accès aux villages de montagne dans le Veracruz*, Paris, CECIED-CNRS, colloque « transformations des paysanneries méso-américaines » (à paraître).

- HOFFMANN (O.). — *La part des communautés rurales dans la conformation municipale au Mexique*, Paris, CNRS-CREDAL, table ronde « Pouvoirs locaux, régionalisme, décentralisation », 16 p. multigr.
- (§) HOFFMANN (O.). — *Archives et banques de données : l'exemple du registre public de la propriété (1872-1982), municipale de Xico*, Xalapa, Centre d'Études Historiques, Univ. de Veracruz 13 p. multigr., annexes (à paraître).
- (§) MARCADENT (P.). — *Association de petits producteurs de café : une possibilité d'organisation en zones marginales, Fomento cultural y educativo*, Xalapa, 90 p. multigr.
- BERNARD (C.). — *Typologie des producteurs de Cosautlan : les obstacles à l'intensification de la caféiculture dans le bassin de Xalapa (Veracruz, Mexique)*, CIRAD-INIREB, 36 p. multigr., annexes.

Notes

- (1) « L'ORSTOM et l'INIREB pourront solliciter la collaboration d'autres institutions scientifiques » (art. 2 de la convention ORSTOM-INIREB, avril 1983). Outre les organismes déjà cités, ajoutons l'Institut Agronomique Méditerranéen (IAM) de Montpellier, le Centre d'Études Historiques de l'Université de Veracruz et le Fomento Cultural y Educativo.
- (2) Le contenu de cet article a fait l'objet d'une communication au colloque *Dynamique des Systèmes Agraires* (MRES, Mission Scientifique et Technique, Paris, 16-18 novembre 1987).
- (3) *Tepetates* : sol induré, situé sous les cendres volcaniques, à la genèse mal connue, affleurant sur terrain plat à l'est de l'aire caféière.
- (4) 1975 reste l'année d'une forte hausse des cours due à l'affaiblissement momentané de la production brésilienne (gelées). En conséquence, les producteurs de Xalapa ont emprunté pour rénover leurs plantations et implanter de nouvelles fincas. En certains lieux, là où les surfaces en café couvraient de 5 à 10 % de l'espace cultivé (1970), elles se sont étendues jusqu'à occuper de 10 à 25 % de l'espace. Après ce boum, les prix ont baissé à nouveau, tout en restant à un niveau tel que le café se maintient jusqu'à aujourd'hui comme la culture la plus rémunératrice de la région (rendt. moyen de 3,6 T/ha de café cerise). Autour de Coatepec, dans le secteur le plus soigné, sur terrains plats recouverts de cendres volcaniques, les rendements moyens atteignent entre 5,5 et 6 T/ha de café cerise).
- (5) Il pleut presque toute l'année : climat sub-tropical humide (1 780-2 000 mm annuels). Le bilan hydrique des sols (Thornwaite) ne fait apparaître aucun déficit sérieux quel que soit le mois considéré.